

ANTI**RESSE**

N° 212 | 22.12.2019

NUMÉRO DOUBLE

Grand reportage: Cuba

Dossier Raymond Aron (3)



Observe • Analyse • Intervient

PA BELLON

CUBA

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Millionnaires en esprit, ou les fumées de Cuba

« JAMAIS HOMME NE VIT UNE TERRE PLUS BELLE », SE SERAIT ÉCRIÉ COLOMB EN DÉCOUVRANT CUBA. CHAQUE VISITEUR À SA SUITE AURAIT ENVIE DE PARTAGER SON ÉMERVEILLEMENT. SAUF QUE TANT DE GUERRES, D'ESCLAVAGISTES ET D'OURAGANS SONT PASSÉS PAR LÀ, SUIVIS DE LA RÉVOLUTION COMMUNISTE. LES CICATRICES QUE LES ÂGES ET LEURS MYTHES ONT LAISSÉES COMPOSENT UN VISAGE MEURTRI ET PROFONDÉMENT HUMAIN QU'ON N'OUBLIE JAMAIS.

Sitôt posé à l'aéroport José Marti, mon opérateur téléphonique me met au parfum des tarifs locaux pour mes communications. On m'encourage, ô surprise!, à la parcimonie. «Pour t'éviter des frais inattendus, le trafic de données à l'étranger a été automatiquement bloqué...» Ce soudain tutoiement me sidère moins que par le tarif annoncé. Si je veux me connecter en roaming, il m'en coûtera, me prévient-on, 99,90

francs suisses les 10 Mo de données. Soit plus de 1000 francs pour télécharger un film.

La révolution dont Cuba s'enorgueillit n'est en tout cas pas numérique. Tout accès à l'internet est payant. Il faut acheter des cartes avec des codes à gratter en espérant trouver un point d'accès officiel dans les parages. La carte coûte un CUC (peso convertible, soit env. 1 CHF/USD) et donne droit à une heure d'accès.

Passé l'heure, on froisse rageusement la carte et l'on en reprend une autre. Les codes de connexion sont longs comme des plages sans parasols, le grattage les rend souvent illisibles, et la vitesse de navigation rappelle les exaspérantes années 1990. Bref, la moindre opération sur le réseau occupe un temps démesuré et requiert une mûre planification. Au bout de quelques jours, on saisit l'avantage de cette restriction: on n'utilise l'internet qu'à fins utiles et l'on découvre qu'une grande partie des tâches peut être préparée hors ligne. A la longue, écrire vos mails en restant connecté vous inspire un sentiment de gaspillage, comme de laisser un robinet ouvert en quittant la salle de bains.

Pour le moment, ce n'est pas le sujet qui nous occupe. Le terminal 2 de l'aéroport de La Havane est si petit que les longs-courriers se présentent le nez face au hall, comme les autocars dans une gare. A voir les slogans qui vous accueillent, vous vous attendez à un contrôle suspicieux des suppôts de l'impérialisme que vous êtes. Et puis... non. Mais, à peine rassuré par la bienveillance des policiers — femmes, pour la plupart —, vous vous coltinez l'attente des bagages. Alors qu'on les décharge à vingt mètres de là, les valises tombent au goutte à goutte, par grappes séparées de très longues pauses. On regarde autour de soi, on demande des explications — «Quoi? Tout est normal. *Espera!*» —, et l'on prie pour que le chauffeur qui vous attend là-dehors ait une notion

du temps aussi extensible que les bagagistes. Au bout d'une heure et quart, lorsque le tapis roulant a fini par lâcher nos otages, nous regrettions amèrement de n'avoir su nous contenter d'un sac de cabine.

UTOPIE BALNÉAIRE

La bande de terre de Varadero est l'un des hauts lieux du tourisme de masse, et donc l'une des coupables majeures des empreintes carbone superflues sur cette planète. Nous avons abordé Cuba par cette utopie balnéaire, étendus sur un sable fin comme du talc à attendre chaque après-midi le sidérant coucher du soleil, pareil à une explosion thermonucléaire filmée à rebours en *slow motion*. Lorsque la boule de feu se transformait en tranche d'orange, puis en rognure d'ongle avant de disparaître du côté de La Havane, nous nous demandions de quoi avait été faite cette journée. De rien. Un rien dont j'avais besoin depuis des années: lire, nager, oublier le téléphone, observer l'humanité vacancière, ne rien écrire — sauf évidemment l'Antipresse de la semaine. Ainsi sept jours.

Dans la perspective de cette immersion parmi les lamantins à gidouille rose armés de mojitos, je m'étais pourvu d'un antidote puissant: le grand livre de Leonardo Padura, *L'homme qui aimait les chiens*. Le Cubain y croise l'histoire avec le roman en reconstituant l'assassinat de Trotsky au Mexique et l'autosacrifice sans gloire de son bourreau, Ramón Mercader. Récit

dans le récit, on y découvre aussi l'existence plus que modeste de son narrateur, Iván, l'écrivain à qui Mercader, retiré à La Havane sous un faux nom, avait choisi de se confier vers la fin de ses jours.

On ne pouvait imaginer plus criant contraste entre cette saga tragique du XXe siècle et les complexes *all inclusive* où *Festivus festivus* (© Philippe Muray), cette masse grégaire façonnée par la société de consommation, «recharge ses batteries». Pourtant, au fil de la lecture — et des observations —, des filiations subtiles, comme des arrière-goûts, ont fini par apparaître.

LE TEMPS ARRÊTÉ

Il n'y a pas de carte postale plus écornée de l'idylle caraïbe: des cocotiers oscillant dans la brise, une mer de turquoise et, quelque part, dans les arrière-plans, un rythme de salsa. Mais par-delà les dons bruts de la nature, tout n'est que mocheté. L'hôtel a des allures de paquebot de

béton, et les «bungalows» qui l'escortent ressemblent furieusement à des motels inachevés. Après un choc initial, je décide de m'immerger dans l'expérience — et me retrouve dans une machine à remonter le temps. Me voici replongé dans ce socialisme que mes parents avaient quitté ventre à terre, voici quarante-cinq ans, avec leurs gosses sur le siège arrière. L'idéologie du progrès a la vertu cocasse de tout figer comme un moulage de plâtre. Malgré les années et le climat tropical, c'est la même nourriture insipide et délibérément mal cuite, la même absence de finitions et ce «ça ne me concerne pas» général qui signait la fin de partie des expériences utopiques est-européennes. Sauf qu'ici la fin de partie semble s'éterniser. Avant de mourir à 90 ans en 2016, Fidel Castro avait raccompagné vers la sortie dix présidents U. S. et son héritage demeure gravé dans le marbre des slogans. «Jamais contre Fidel, pas même



au base-ball!» lit-on sur les panneaux, au bord des routes.

A Cuba, «l'homme est au centre!» nous rappelle-t-on à chaque pas. Etant au centre, il ne peut être au four et au moulin. Les toilettes, par conséquent, manquent de papier, les ampoules au néon blafard grésillent, les ordres et les contre-ordres se succèdent et le tourisme libre dans l'île de la Liberté repose sur deux conditions préalables: que vous appreniez tout par vous-même et

que vous recoupez sans cesse vos informations. Aide-toi, car personne d'autre ne t'aidera. Si d'aventure un panneau, quelque part, affiche un ordre du jour, soyez assurés qu'il sera remanié au vol plusieurs fois ou simplement ignoré. Si vous convenez d'une heure avec un taxi, prévoyez-en un deuxième, car il peut ne jamais se présenter. Et si vous ne voulez pas rater votre autocar, soyez au rendez-vous bien en avance tout en prévoyant du retard. Les horaires n'engagent que ceux qui les lisent.

LA BEAUTÉ INTERDITE

L'un des traits caractéristiques des révolutions, plus fondamental qu'il n'y paraît au premier abord, est leur incapacité à produire de la beauté. Certes, grâce à sa Révolution, La Havane a cessé d'être le «grand casino et bordel pour les hommes d'affaires américains» que décrivait Arthur Schlesinger. Mais c'est à



ce casino que se rapporte tout l'art de vivre cubain. Sans les demeures coloniales, que serait La Havane? Sans la musique des années 50, et les rutilantes Chrysler de la même génération, qu'y aurait-il à écouter dans les bars, à contempler dans les rues? Le socialisme banalise et ternit tout, *«ce socialisme... esthétiquement grotesque et incapable de créer, disons, une chanson moitié aussi bonne que "Rocket Man", ou trois fois moins belle que "Dedicated to The One I Love"...»*, comme le note Padura à la page 684.

Le plaisir est la première victime du puritanisme révolutionnaire. «Qui n'avait pas connu l'Ancien Régime, n'avait pas connu la douceur de vivre», disait Talleyrand. Cela se vérifie à toutes les époques et sous tous les climats. En comparaison avec la rigueur qui a suivi, la dictature de Batista, avant 1959, apparaît presque débonnaire (sauf dans sa phase contre-révolutionnaire). Tout

ce qui constitue la signature culturelle et architecturale de Cuba, pourtant, remonte à ce temps. Au *Guajirito*, pour une soixantaine d'euros, boissons et repas compris, des gloires un peu fatiguées vous font revivre chaque soir les grandes heures du *Buena Vista Social Club*, cette boîte mythique que la Révolution s'était empressée d'éteindre. Mais l'énergie de Ry Cooder n'y est plus pour donner vie au mythe, et la mise en scène ne porte pas la patte de Wim Wenders. On sort de là avec une curieuse mélancolie, comme d'avoir assisté à une fin d'époque transformée en cycle perpétuel. Après avoir éclaté de mille feux sur la scène, les reines des Caraïbes, toutes menues sans leurs hauts talons, leurs rides profondes saturées d'un fard inexpugnable, se font reconduire chez elles sous des néons de couvre-feu par des taxis Lada aux sièges défoncés.

LA VISTA D'HEMINGWAY

C'est une chambre d'angle, austère, avec un lit étroit, mais jouissant de la meilleure vue sur la vieille ville et le port de La Havane. D'en haut l'on découvre la réelle composition de la capitale. Les splendeurs baroques y alternent avec des ruines faisant penser à un bombardement.

Personne ne loge plus au n° 511 de l'hôtel des Deux Mondes. La cellule où Ernest Hemingway venait se réfugier dès les années 1925 est devenue un lieu de pèlerinage. Elle ne contient que quelques effets personnels, dont une malle Vuitton, sa machine à écrire «Royal» et le petit bureau à hauteur variable qui lui permettait de travailler debout pour reposer son genou abîmé. Sur ce pupitre, il aurait écrit les premières pages de *Pour qui sonne le glas*. Selon Gérard Cortanze, il y aurait aussi rédigé une partie de *L'Adieu aux armes* et corrigé les épreuves de *Mort dans l'après-midi*. Entre deux, il descendait au *Floridita*, à deux pas, écluser quelques daiquiris sans sucre — rebaptisés «Papa» en son honneur. Ce n'est pas la Finca Vigía, sa maison-musée, un peu en dehors de la ville, mais le lieu a quelque chose d'initiatique. On se glisse dans la peau de cet ogre effréné sagement penché sur cette machine, sans un mot, des heures durant, se contentant de lever le regard, parfois, vers le large et le nord.

Il arrivait d'en face, Key West, la pointe extrême de la Floride. Pourquoi avait-il, comme





d'autres continentaux remuants, choisi Cuba? Pour se trouver, dans cet empire où la dissidence à proprement parler n'existe pas, sa tribune d'exil, comme le fut Amsterdam pour Descartes ou Guernesey pour Hugo? Pour déplacer les angles de vision? Pour tendre à ses compatriotes un miroir?

De nulle part, en effet, on ne voit mieux l'Empire que de cette première antichambre dans les Caraïbes, le poste avancé que Christophe Colomb avait pris pour le

continent indien. La Havane est un mille-feuilles historique. Le crépuscule du colonialisme européen s'y fond avec l'aube de l'impérialisme U.S. Ici, à quelques encablures du territoire étasunien, on sent sur sa nuque le souffle de ce monstre avide.

TOUT POUR LA NATION

«Je suis né sous les sanctions», nous dira notre guide Alejandro, «et je mourrai sous les sanctions». Depuis 1962, Cuba vit sous un blocus qui sert d'alibi perpétuel à bien des dysfonc-

tionnements, mais qui est avant tout un crime réel. Certes, l'île fut un porte-missiles soviétique, le point de friction le plus chaud. Mais la fin de l'URSS n'a pas mis fin aux sanctions, loin de là. Elle a juste aggravé la pauvreté d'un cran. Padura, dans son livre, décrit ces faméliques années 1990 où les petits-déjeuners «se composaient souvent d'une tisane de fleurs d'oranger» et où des citadins de haute éducation mouraient de malnutrition. Non, les sanctions U. S. sont là comme un fléau climatique, immuables comme la saison des tornades. Elles sont la malédiction de l'île, mais aussi sa fierté. Tel est le prix de la liberté, vous dira n'importe quel Cubain. Chaque jour, cruellement, le blocus vient rappeler ce qu'il en coûte, dans la basse-cour de l'Oncle Sam, de refuser un sort de république bananière. Le manque et la disette aiguissent l'esprit et rendent agile. Cuba, sous ce régime, a malgré tout offert au monde des artistes, des musiciens, des écrivains de premier plan. Et continue de fournir des médecins à tout le monde non-aligné.

«Pièce cassée, pièce achetée». C'est ainsi qu'Alejandro nous explique son mariage et son bilinguisme. Nous l'avions choisi parce qu'il était russe, pensant qu'un guide familier des visiteurs russes présenterait les choses d'une manière plus intime que ceux qui conduisent les Occidentaux. C'est en URSS qu'Alejandro a appris le métier de pilote et d'ingénieur aéronautique. C'est là aussi qu'il a «cassé» sa jeune Ukrainienne en lui faisant un bébé. Homme

d'honneur, il n'a pas abandonné sa famille inespérée, mais l'a ramenée à Cuba dans les années les plus dures. Vif, instruit et patriote jusqu'aux sourcils, il ne nous a pas dévoilé une ville, mais une philosophie de la vie. A la fois opportuniste dans l'action et candidement idéaliste dans les croyances.

Il nous attendait devant l'hôtel avec Lazarro et sa décapotable Chrysler couleur lilas. Avec ses tours privés, Alejandro gagne sans doute bien mieux sa vie qu'avec son travail de guide officiel. Lazarro, le taxi, récolte aussi des pesos convertibles... mais il doit s'acquitter d'un impôt fixe de 700 CUC/USD par mois! Une somme colossale, véritable racket d'Etat. Entre les deux monnaies, d'ailleurs, les péréquations restent obscures, même pour un économiste. A Varadero, notre barmaid avouait gagner 480 par mois (plus les pourboires) — à comparer avec un salaire de médecin d'environ 2000, ou les 3500 (plus avantages) d'un général. Un jeune concierge d'hôtel nous confiait que ses 350 pesos n'auraient jamais suffi, sans les *tips*, à nourrir sa femme et leur bébé — avant de me prier, effrayé, de ne pas citer son nom.

Des chiffres dérisoires — avant même que nous apprenions qu'ils n'étaient pas en CUC, mais en pesos locaux, la monnaie intérieure... qui vaut 25 fois moins! Autrement dit, l'on parle de revenus allant de 14 à 140 USD/CHF environ, par mois. Impossible! Même lorsqu'on ne paie ni son loyer ni ses soins. A cela

s'ajoutent, il est vrai, des compensations pour les articles de première nécessité. Soit! On reste loin du compte. Et l'on comprend, dans les échanges quotidiens, que toute l'économie des Cubains fait sa pelote dans la «zone grise» des pourboires, trocs et contre-affaires dont l'Etat-providence n'est pas partie prenante.

Encore un trompe-l'œil: oui, l'Etat vous assure, vous soigne, vous



protège et même vous nourrit. Mais si chichement que vous en crèverez si vous ne le truandez pas. (Ici encore, l'ancien régime vient à la rescousse. Que seraient devenus tant d'intellectuels faméliques et leurs familles si leurs pères ne leur avaient pas laissé une vieille Buick en héritage, véritable vache laitière qui assure la subsistance des universitaires reconvertis en taxis?)

Alejandro, dans sa candeur, n'y voit pas de contradiction. Il est

amoureux fou de son pays, comme ces personnages de Padura qui, sans même se demander pourquoi, ont choisi de rester une fois qu'on a ouvert les portes de leur cage de misère. Il connaît sa ville sur le bout des doigts, nous emmène dans une forêt de lianes en pleine ville qui ressemble aux décors d'*Avatar*. Dans les sentiers, on marche sur des carcasses de volatiles. On pratique à La Havane trois cultes africains et leurs adeptes viennent ici, au bord de la rivière, apporter des offrandes ou accomplir leurs rites. A l'instant même, nous tombons sur une cérémonie vaudou où les plumes volent et bientôt le sang. «Toutes les religions sont désormais permises, aucune n'emmerde les autres et on peut même les pratiquer toutes à la fois. C'est ce que nous appelons le *sin-cre-tismo!*»

Devant la baroquissime cathédrale de San Cristobal, nous découvrons une crèche vivante devant laquelle les passants aiment se faire photographier. Et je songe qu'en France, les crèches se font interdire ou même attaquer. A Cuba, le matérialisme dialectique a cédé sur tous les plans, mais la patrie tient bon. Toute croyance est bonne, pourvu qu'elle serve l'unité de la nation.

LA LÉGENDE QUI NE MOURRA JAMAIS

Alejandro nous arrête sur un promontoire en face du port, où l'on a exposé l'aile brisée de l'U2 abattu au-dessus de Cuba. Elle nous rappelle que ce 27 octobre 1962, la mort d'un major U. S. en mission

d'espionnage avait failli plonger la planète dans une guerre nucléaire. Je songe aux reliques, visibles à Belgrade, du fameux avion «furtif» F-117 criblé par la DCA serbe au premiers jours du bombardement de 1999. A 40 ans et 8000 km de distance, la même arrogance défiée par le même esprit de bravade et de liberté à tout prix. Si l'apocalypse nucléaire doit survenir, c'est peut-être d'une étincelle comme celles-là qu'elle partira. Parce que l'humain, quelque part, n'aura pas rendu les armes.

Juste en face de ce mémorial, la maison du Che, qui périt en Bolivie après avoir tenté de propager la Révolution au Congo. Une poétesse a imploré miséricorde *«pour ceux qui ne sont braves que quand ils meurent»*.

La trajectoire héroïque du légendaire barbu a tout de la fuite en avant. Il était sans doute plus aisé de propager le rêve aux quatre coins du monde — fût-ce au péril de sa vie — que d'administrer ce même rêve une fois concrétisé. L'aventurier argentin n'a pas brillé comme gestionnaire (il fut ministre de l'industrie). Il a fait exécuter sans merci ses opposants. Sa légende chrétienne, pourtant, ne fait que croître

et embellir: se faire tuer dans un maquis à 39 ans, sous injonction de la CIA, cela vaut canonisation. «Pourquoi vendez-vous autant de cartes postales du Che?» demandons-nous à la guichetière dans un bureau de poste. Elle nous a rendu un sourire étonné, mais rayonnant: «Enfin, parce que tout le monde l'aime chez nous!»

On révisera sans doute la politique de Fidel, mais on ne viendra jamais à bout de la légende du Che. Elle est un rêve pur, non alourdi par la boue de la réalité. Une volute de havane qui reste indéfiniment suspendue dans l'air. Cuba ne cessera pas de rire et de danser lorsqu'il n'y aura plus de pain, mais lorsqu'il n'y aura plus de rêves.

C'est pourquoi les Cubains — ceux qui n'ont pas émigré —, continuent d'aimer leur Révolution, de la soutenir tout en la truandant, de porter à bout de bras ce qu'il en reste: ses images et ses slogans. Ce n'est pas la Révolution qui sauve le peuple, c'est le peuple qui à son corps défendant ménage la Révolution. Elle est son usine à rêves.





LA PHILOSOPHIE DU HAVANE

C'est la leçon de cigare, dans l'hôtel du marquis de Villanueva, qui nous a livré cette clef. Je suis un non-fumeur invétéré. L'odeur de la cigarette me débecte, la vue des mégots me révolte, je me bornais jusqu'alors à tolérer les bons cigares pour leur odeur complexe. Mais la culture du havane, ai-je compris, n'a rien à voir avec le tabac. Il faut savoir l'allumer, l'entretenir et le tenir... et se tenir soi-même. C'est un véritable rite, avec des codes précis.

«Qui sait fumer le cigare est un millionnaire en esprit!» nous assure Alejandro. Pourquoi? Notre guide s'en tient à l'image qu'on donne et au décorum, mais ce n'est pas tout. Il ne suffit pas de conclure que l'habit fait le moine et que le barreau de chaise «fait» le nabab. La lenteur du cérémonial, le calme nécessaire, la légèreté des gestes, tout contribue à construire une sérénité intérieure qui est l'opposé même de la fébrilité anxieuse de nos vies ordinaires. Une séance de havane vous rend provi-

soirement souverain et maître du temps. Dans cette île, on en fume tant que le temps s'y est arrêté. On l'a dompté.

Souveraineté illusoire? Peut-être. Comme la poésie. Comme la foi. Comme l'art. Les élans de l'âme ne sont que des fumées de havane. Car l'esprit, dans sa racine même, n'est qu'un souffle. On n'ose imaginer le «casino et le bordel pour hommes d'affaires américains» que serait aujourd'hui Cuba — et le reste du monde — si, ici ou là, de telles vapeurs ne nous *inspiraient* pas. Après tout, ici, elles font front depuis soixante ans à l'empire de l'utilitarisme pur, en face, où le rêve lui-même n'est qu'un article commercial.

TOUT ÇA POUR ÇA

Léon Trotsky aimait les chiens, en particulier les barzoïs, lévriers des tsars. C'est ce qui, dans le roman de Padura, rend humain cet idéologue de la grande tromperie marxiste, patron de l'Armée Rouge et bourreau de l'insurrection de Cronstadt. Là est le piège de la littérature: en vous glissant dans la peau de ses personnages, elle suscite immédiatement l'empathie.

Aussi l'on finit, au fil des chapitres, par éprouver un véritable chagrin pour le destin de l'illustre exilé ballotté de pays en pays jusqu'au Mexique de Frida Kahlo, pays du «surréalisme en acte», où l'attend le fatidique piolet. «Ne laisse pas entrer ce traître dans tes murs» a-t-on envie de lui crier (comme, enfant, au



cinéma!) lorsque le perfide Ramón Mercader, sous son air bête de godelureau belge, finit par s’immiscer dans son intimité. On ne hait pas pour autant l’assassin, victime à la fois de sa mère ivre de haine, de ses illusions militantes et du redoutable cerveau lavage des services staliniens.

Lui aussi, on aimerait lui crier des choses à travers la muraille de papier qui nous sépare. Lui aussi, trente ans après son crime, a fini par promener des barzoïs. Au moment du meurtre,

Trotsky lui avait mordu la main et cette cicatrice, ainsi que le souvenir de son cri, les ont mariés à jamais. Tous les deux, le théoricien de l’utopie révolutionnaire et le bras armé du cynisme stalinien — et même Iván, leur biographe de fortune —, ne sont au fond que des victimes d’un temps de mensonge et d’illusion. Tout ça pour ça, pense Mercader au bout du chemin, et il ne lui reste plus d’autre consolation que d’en livrer la confession à un inconnu rencontré sur une plage.

Tout ça pour ça, pensons-nous en découvrant Cuba, ses immeubles lépreux, ses routes défoncées, ses maximes délavées par la corrosion tropicale. «La Révolution est plus forte même que les cataclysmes climatiques», claironne une pensée de Fidel sur un mur lézardé — et, selon le plan où l'on se situe, ce n'est pas faux. La Révolution avec ses torrents rhétoriques n'a pas résolu les problèmes concrets des humains, ni prévenu les ouragans. Mais elle a, peut-être, aidé à préserver un esprit et un sens de la communauté humaine qui s'est perdu ailleurs.

Lorsque La Nouvelle Orléans a été inondée, le pouvoir U.S. en a profité pour évacuer les banlieues pauvres habitées par les Noirs et en faire des zones commerciales. Des unités armées étaient postées pour empêcher le retour des gueux. Naomi Klein a décrit cet épisode comme cas d'école de «stratégie du choc». Le roman de Padura commence par l'approche d'un ouragan. A La Havane, c'est une menace constante. Mais la protection civile est organisée et les victimes sont rares. C'est que, malgré tout, «l'homme est au centre».

LA PLACE DE L'HUMAIN

Malgré tous les mensonges, les illusions, les boursouflures rhétoriques qui l'entourent, le slogan en fin de compte apparaît véridique. Oui, à Cuba, l'homme est au centre de tout alors que dans le monde dit «libre» et «démocratique» il se perd dans le nuage du Big Data, le

calibrage et la normalisation d'un système devenu sa propre fin.

«Combien y a-t-il de partis à Cuba, nous avait demandé Alejandro au début de notre virée. — Un seul. — Juste! Et chez vous en Europe? — Un seul.» C'était la première fois que des Européens lui donnaient la bonne réponse. A partir de là, la confiance était totale.

A Cuba, où près d'un million de citoyens possède des titres universitaires, l'homme se dévoile encore brut, avec sa débrouillardise, sa rouillardise, sa solidarité, sa parole ou ses défaussements: bref, humain! L'idéologie de «l'homme au centre de tout», dans la mesure où elle a voulu créer une société idéale, a échoué. Mais par son échec même, elle a réussi. Là où le système a failli, l'humain respire.



CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Raymond Aron à Londres: naissance d'un «spectateur engagé» (3)

C'EST DURANT LES ANNÉES DE GUERRE QU'IL PASSE À LONDRES QUE RAYMOND ARON VA SE PRENDRE DE PASSION POUR LE JOURNALISME, PASSION QUI RETARDERA ENSUITE SA CARRIÈRE UNIVERSITAIRE PAR LE CHOIX QU'IL FERA AU SORTIR DE LA GUERRE DE PRIVILÉGIER UN RETOUR À PARIS PLUTÔT QU'UN POSTE DE PROFESSEUR À TOULOUSE OU À BORDEAUX.

Après avoir débarqué à Plymouth le 26 juin 1940, Aron est orienté vers le camp de Birkenhead, où il rejoint quelque vingt mille soldats français évacués. Trois solutions s'offrent à eux: rentrer en France, résider en Angleterre comme libres citoyens ou rejoindre les troupes placées sous l'autorité du général de Gaulle. C'est naturellement cette troisième option que choisit Aron, et il est alors transféré à l'Empire Hall, à l'ouest de Londres, où sont rassemblées les troupes gaullistes. Il profite de son temps libre pour entrer en contact avec les intellectuels et universitaires britanniques et est introduit au Reform Club, haut lieu de la pensée libérale anglaise, club dont il deviendra membre à part entière l'année suivante.

Pour lui, rejoindre la France libre (qui n'existe pas encore sous ce nom) c'est d'abord vouloir combattre. Il se voulait tankiste mais, en raison de son âge, se retrouva en charge de la comptabilité de l'unité blindée à laquelle il fut affecté. Dès cette période apparaissent les signes de l'ambiguïté qui prévaudra dans son

rapport avec le gaullisme: il se refuse à jeter l'anathème sur le régime Vichy. Et s'il partage pleinement l'analyse de De Gaulle sur le conflit, il exècre la méthode et le discours de la France libre en raison de ses prises de position catégoriques, ses excommunications et ses coups d'éclat.

En août 1940, il rencontre André Labarthe, Marta Lecoutre et Stanislas Szymonzyk, qui envisagent de créer une revue mensuelle et lui proposent d'en devenir le rédacteur en chef. Il finit par se laisser convaincre: ce sera *La France libre*, dont le premier numéro paraîtra le 15 novembre 1940 et auquel Aron participera jusqu'en septembre 1945, y publiant ses «chroniques de guerre»(1), d'abord sous le pseudonyme de René Avord, pour éviter de mettre en danger sa femme et sa fille restées en France, jusqu'à ce qu'elles le rejoignent en Angleterre en juillet 1943, après avoir pu résider au Maroc à partir de 1941.

La France libre s'adressera «à tous les Français. Elle s'adresse aussi à tous ceux qui aiment la France.» Le premier tirage de 8'000 exemplaires

LA FRANCE LIBRE

LIBERTÉ ÉGALITÉ FRATERNITÉ



HAMISH HAMILTON LIMITED
90 GREAT RUSSELL STREET · W.C.1

Vol. II, No. 8

20 juin 1941

Prix 2s. 6d.

est si vite épuisé qu'il faut en réimprimer 10'000. La revue comptera 76'000 abonnés à la fin de la guerre. Elle accueille dans ses pages non seulement les intellectuels exilés, mais aussi ceux de la Résistance intérieure et des exilés étrangers.

Raymond Aron n'oublia jamais la

leçon que lui avait donnée au début des années 1930 Joseph Paganon, homme politique français qui, au lieu de répondre aux critiques que lui adressa Aron, lui répondit simplement: «*Que feriez-vous à ma place?*» Cette question orienta son travail journalistique de façon

déterminante. Le journaliste et écrivain Alfred Fabre-Luce écrira de lui qu'il se distinguait par «deux sortes de courage très rares: l'une consiste à "intégrer" tous les faits qu'il connaît [...]. La seconde forme de courage est chez lui d'autant plus remarquable qu'elle s'accorde généralement mal avec la première. Elle consiste tout simplement à conclure, sans faux-fuyants, sans nègre-blanc(2).» Cette volonté de ne s'attacher qu'aux faits, de se refuser à les «tordre» pour les plier à une idéologie quelle qu'elle soit, d'autant plus dans une période particulièrement propice à la vindicte, la vengeance, la condamnation sans appel, participera à la construction de l'image erronée de Raymond Aron comme d'une personne froide. Alors que c'était tout le contraire: il était un homme passionné, mais par les faits et leur analyse, pas par le parti pris ou le jugement moral. Il ne cherche pas à condamner mais à comprendre en gardant toujours à l'esprit cette lancinante question: «Que feriez-vous à ma place?»

L'appellation qui lui correspond le mieux est certainement celle retenue pour le titre du livre d'entretiens avec Jean-Louis Missika et Dominique Wolton, *Le spectateur engagé*(3). Ce livre d'entretiens est certainement l'une des meilleures portes d'entrée pour les novices désireux de connaître le parcours d'Aron: Missika et Wolton, tous deux marqués à gauche, clairement critiques vis-à-vis d'Aron, ont sans doute été épatés par sa capacité à se

remettre en question, à reconnaître certaines erreurs.

Ses chroniques de guerre permettront à Aron de compléter ses connaissances: après l'histoire, la philosophie et l'économie, c'est à la stratégie et à la polémologie qu'il consacra de nombreux articles, et cette nouvelle compétence sera à l'origine de plusieurs livres, notamment *Les guerres en chaîne*(4), *Paix et guerre entre les nations*(5), et surtout le monumental *Penser la guerre, Clausewitz*(6), dont Éric Werner nous a entretenus dans les trois derniers numéros d'*Antipresse*.

Aron revient en France en septembre 1944, après la Libération de Paris. Il jugera plus tard «parfaitement déraisonnable» le choix qu'il fit alors de refuser de prendre son poste à l'université de Toulouse et de décliner la proposition de la faculté de sociologie de Bordeaux, refus qui lui vaudront l'échec de sa candidature à la Sorbonne en 1948. Car attiré par le virus de la politique et la passion du journalisme, il fera une parenthèse de dix ans dans sa carrière universitaire: c'est à Paris qu'il veut s'établir. Il participe en 1945, avec Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, à la création de la revue *Les Temps Modernes*. Les divergences politiques s'accroîtront au fil des années et la «brouille» avec le couple Sartre-Beauvoir sera entérinée deux ans plus tard. Les premiers temps sont difficiles: privé des revenus que lui aurait octroyés un poste universitaire, il donne des cours à la nouvelle École nationale d'administration (ENA), entre au cabinet du

ministre Malraux durant la courte période où celui-ci est ministre de l'Information (novembre 1945-janvier 1946), est chroniqueur à *Combat* jusqu'au départ de l'équipe de direction formée par Pascal Pia et Albert Camus en 1947, et se cherche un journal pour poursuivre sa carrière de journaliste.

C'est Malraux qui le persuade d'entrer plutôt au *Figaro* qu'au *Monde*, convaincu que sa personnalité s'accordera mieux avec le directeur du premier, Pierre Brisson, qu'avec celle du second, Hubert Beuve-Méry. Aron restera au *Figaro* durant trente ans: il en démissionnera en 1977, deux ans après le rachat du journal par Robert Hersant.

De 1947 à 1955, Raymond Aron est un homme seul: après son adhésion au RPF — le parti fondé par de Gaulle en 1947, qui s'éteindra de lui-même en 1955 — par pragmatisme, considérant qu'il est le seul à pouvoir s'opposer à la domination croissante du Parti communiste; après s'être mis en marge de l'université; et, cerise

sur le gâteau, en devenant chroniqueur au *Figaro*, il subira l'hostilité de l'intelligentsia qui atteindra son apogée avec la publication de *L'opium des intellectuels*(7), en 1955.

À suivre...

~~~~~  
NOTES

1. Un grand nombre de ces chroniques de guerre furent rassemblées en trois volumes publiés en 1945. Elles furent ensuite réunies en un gros volume sous le titre *Chroniques de guerre. La France libre, 1940-1945* (Gallimard, «Hors-série», 1990).
2. L'expression «nègre-blanc», tombée en désuétude, signifie équivoque, ambigu.
3. Raymond Aron, *Le spectateur engagé. Entretiens avec Jean-Louis Missika et Dominique Wolton* (Julliard 1981, LGF/Le Livre de Poche, coll. «Le Livre de Poche/Références», 2005).
4. Raymond Aron, *Les guerres en chaîne* (Gallimard, 1951) est introuvable de nos jours.
5. Raymond Aron, *Paix...et...guerre...entre les nations* (Calmann-Lévy, 1962, coll. «Pérennes», 2006).
6. Raymond Aron, *Penser la guerre, Clausewitz* (2 volumes, Gallimard 1976, Tome 1, *L'âge européen*, Gallimard, coll. «Tel», 2009; Tome 2, *L'âge planétaire*, Gallimard, coll. «Bibliothèque des sciences humaines», 1976).
7. Raymond Aron, *L'opium des intellectuels* (Calmann-Lévy, 1955, Hachette, coll. «Pluriel», 2010, avec une introduction de Nicolas Baverez).



ENFUMAGES par Eric Werner

## Raymond Aron, interprète de Clausewitz (3)

QUAND ON ABORDE L'ŒUVRE DE CLAUSEWITZ, ON A LE CHOIX ENTRE METTRE L'ACCENT SUR CE QU'IL DIT DE LA GUERRE ABSOLUE (ET DU MÉCANISME Y CONDUISANT: MAGNIFIQUEMENT ANALYSÉ AU CHAPITRE 1 DU LIVRE I DE *VOM KRIEGE*), OU SUR LA FORMULE: «LA GUERRE EST UNE SIMPLE CONTINUATION DE LA POLITIQUE PAR D'AUTRES MOYENS». LES DEUX APPROCHES SONT LÉGITIMES.

La première a pour elle d'être immédiatement applicable aux conflits de notre époque (y compris celui qui, jusqu'ici au moins, n'a pas eu lieu: l'anéantissement mutuel par recours aux armes nucléaires). La Première Guerre mondiale a été très proche de la guerre sous sa forme absolue. La Seconde aussi. Quant aux guerres qui ont suivi, hormis peut-être la guerre de Corée, on est chaque fois allé très loin dans l'ascension aux extrêmes. On ne saurait dire par exemple que l'invasion américaine de l'Irak au début des années 2000 ait été une guerre limitée. Quant aux innombrables guerres civiles de notre temps, elles ont toutes et sans exception été marquées par des actes d'une extrême férocité (comme le sont d'ailleurs, invariablement, les guerres civiles: qu'on songe seulement, en Europe, aux guerres de religion).

La deuxième approche est celle de Raymond Aron dans son *Clausewitz*. Elle a pour elle le fait qu'elle correspond à la façon de penser de Clausewitz à la fin de sa vie. Ce n'est en effet que progressivement que Clausewitz en est venu à considérer que la guerre ne pouvait

être pensée que dans son rapport à la politique. On ne se focalise plus ici sur la guerre absolue, mais sur le fait que toute guerre, quelle qu'elle soit, qu'elle revête ou non une forme absolue, est un instrument de la politique: un instrument *parmi d'autres*, précise encore Clausewitz. Dans ses dernières années, Clausewitz voulut remanier le manuscrit de son ouvrage pour le mettre en cohérence avec cette idée. Mais il est mort avant d'avoir pu concrétiser ce projet. D'une certaine manière, c'est Aron lui-même qui le concrétise. En ce sens, le *Clausewitz* de Raymond Aron est le *Traité de Clausewitz*, tel que ce dernier projetait de le réécrire à la toute fin de sa vie.

### AUX CONFINS DU BANDITISME

Dire que la guerre est poursuite de la politique par d'autres moyens, c'est dire qu'une guerre ne répondant pas à cette définition n'est pas véritablement une guerre. Aron dit qu'une telle guerre nous fait basculer dans la criminalité. Soit la guerre est ce qu'elle est, poursuite de la politique par d'autres moyens, soit elle en vient à se confondre avec la violence au quotidien, celle des voyous et des

OÙ FINIT LA GUERRE, OÙ COMMENCE LA  
CRIMINALITÉ? (CONFLIT EN LIBYE)



trafiquants. En un sens il a raison. Mais on fera ici deux observations. D'une part, il est souvent difficile de distinguer entre la guerre, poursuite de la politique par d'autres moyens, et les moyens mis en œuvre par les voyous et les trafiquants. Les fins ne sont peut-être pas les mêmes, mais les moyens, oui, très souvent en tout cas, ce sont les mêmes. D'autre part, comme on le voit à notre époque, les deux domaines s'entremêlent étroitement. Il n'y a pas d'un côté la guerre, poursuite de la politique par d'autres moyens, et de l'autre, les voyous et les trafiquants. C'est sur le terreau même de la guerre que se développent les activités de ces derniers. Mais la réciproque est vraie aussi. Beaucoup de belligérants aujourd'hui en Afrique et au Moyen Orient se financent au travers de

trafics en tout genre, en particulier ceux liés à la drogue. Les enlèvements de personnes représentent également pour eux une source appréciable de revenus.

Bref, la ligne est souvent difficile à tracer entre la guerre et la violence criminelle. Les histoires de vie de certains terroristes illustrent bien également cette interpénétration entre la guerre et ce qui, d'après Clausewitz (interprété par Aron), ne serait pas la guerre, à savoir le banditisme et la violence criminelle. Car beaucoup de terroristes ont d'abord été des voyous et des criminels: de «simples» prédateurs, autrement dit. Ce n'est que progressivement et avec les années qu'ils ont basculé dans le terrorisme. Certains d'entre eux gardent d'ailleurs un pied dans le banditisme. Bref, il existe toute

une zone grise dont il faut tenir compte quand on essaye de penser la guerre à notre époque. Penser la guerre, aujourd'hui, c'est en particulier, bien sûr, penser le terrorisme (forme de guerre, elle, à part entière), mais au-delà même du terrorisme toutes sortes de choses qu'on serait de prime abord porté à considérer comme *extérieures* à la guerre: la criminalité de masse par exemple. La criminalité de masse n'est pas en elle-même une forme de guerre, mais elle s'inscrit en fond de tableau de toutes les guerres aujourd'hui pensables (et même impensables: il importe, en ce domaine, de penser non seulement le pensable, mais l'impensable). On ne saurait donc en faire abstraction. C'est un élément important de l'équation stratégique. Les états-majors le savent bien, ou s'ils l'ignorent se préparent des lendemains douloureux.

#### LE MONOPOLE DE L'ÉTAT FACE À LA CONCURRENCE

Mais il convient d'être plus précis encore. Pour Clausewitz, la guerre n'est pas simplement poursuite de la politique en général, mais, comme il le dit textuellement à un moment donné, de la politique *d'État* par d'autres moyens. La politique, dit-il encore, est «l'intelligence de l'État personifié». A l'époque de

Clausewitz, la politique se confondait peu ou prou avec la politique *d'État*. Partant, l'État était seul *sujet de la guerre*. Il en va différemment aujourd'hui. L'État continue, certes, à faire la guerre, mais il n'est de loin plus *seul* à la faire. Bien d'autres entités ou groupements (aussi bien infra- que supra-étatiques) la font: *avec lui, en dehors de lui*, parfois même *contre lui*. La guerre peut également être, comme l'ont dit certains (d'une expression empruntée à H. M. Enzensberger), «moléculaire» (1), autrement dit voulue et conduite par de tout petits groupes, et même par des individus (ceux qu'on appelle les loups solitaires). Chacun est évidemment libre de ses définitions. On a tout à fait le droit de dire que seules les guerres étatiques sont de véritables guerres et que les autres n'en sont pas. Sauf qu'on n'est plus ici en adéquation avec la réalité. Or une définition doit autant que possible être en adéquation avec la réalité. Autrement à quoi sert-elle? Il en résulte que la formule clausewitzienne ne conserve aujourd'hui sa pleine validité que si l'on en écarte toute référence à la politique *d'État* pour ne conserver que la référence à la politique en général.

Des généraux de 1940, Marc Bloch disait qu'ils n'avaient «pas su penser cette guerre» (la guerre de

Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://le.site.ANTIPRESSE.NET) ou nous écrire: [antipresse@antipresse.net](mailto:antipresse@antipresse.net)

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

1940). Nous avons déjà cité ce texte. La guerre s'écrit ici au singulier. En irait-il de même aujourd'hui? De la guerre, Clausewitz dit qu'elle est un caméléon. C'est une autre grande formule clausewitzienne. Clausewitz veut dire par là que la guerre change avec le temps. Elle est sujette à mutation. La Seconde Guerre mondiale ne ressemblait pas par exemple à la Première. Mais ces deux guerres ne sont pas survenues en même temps. Elles se sont succédé l'une à l'autre. Que se serait-il passé si elles étaient survenues en même temps? C'est un peu la question qui se pose aujourd'hui. Ce qui nous est aujourd'hui demandé, c'est de penser plusieurs guerres à la fois. Car plusieurs guerres sont possibles: inter- mais aussi intra-étatiques. On peut aussi imaginer un mélange des deux (comme aujourd'hui en Syrie). Les frontières se croisent et se chevauchent. A-t-on assez dit qu'elles passent aujourd'hui au milieu des villes?

#### DE LA CONFRONTATION À LA DÉSINTÉGRATION

On est très loin ici de «l'intelligence de l'État personnifié». Mais les guerres dont il est ici question n'en restent pas moins ce qu'elles sont chez Clausewitz: poursuite de la politique par d'autres moyens. Y

compris la guerre de tous contre tous? Y compris la guerre de tous contre tous. La politique se démultiplie ici en autant de politiques qu'il y a d'individus. Dans son *Clausewitz*, Raymond Aron aborde assez largement la question de la guerre civile. Mais il l'aborde dans l'optique qui était celle de son époque: les guerres de libération nationale et leurs conséquences dans les pays qui en avaient été le théâtre: ceux d'Afrique et d'Asie. Il évoque également les guerres de guérilla dans les pays ayant connu l'occupation allemande au cours de la Deuxième Guerre mondiale. Mais à aucun moment, et pour cause, il n'en vient à parler de ce qui nous nous préoccupe aujourd'hui au premier chef: la désintégration de nos propres sociétés, les sociétés occidentales, avec à la clé un possible retour à l'état de nature. Simplement possible, à ce stade, mais qui pourrait un jour devenir réalité.

Comment, aujourd'hui, penser la guerre de tous contre tous? La meilleure manière, peut-être, de la penser serait assurément d'essayer de l'empêcher. Mais en prend-on bien aujourd'hui le chemin?

---

#### NOTES

1. Cf. à ce sujet les travaux de l'historien et polémologue Bernard Wicht.

## TURBULENCES

### RUSSIE · Le spectre des Gilets Jaunes

Fin novembre, la sociologue française Karine Clément est refoulée à son arrivée à Moscou, où elle est invitée à donner une conférence sur les Gilets Jaunes. Raison donnée par le FSB, successeur du KGB: Mme Clément présente «*une menace pour la sécurité de l'État*». Elle a vécu plus de vingt ans en Russie, où elle a dirigé des recherches sur les mouvements sociaux naissants dans la Russie contemporaine. Connue aussi comme l'ex-épouse d'Oleg Chein, leader syndicaliste et député de l'opposition de gauche à la Douma, elle a milité publiquement à ses côtés jusqu'en 2008, année où elle a été agressée à plusieurs reprises pour son activisme. «*Cela fait dix ans que j'ai cessé toute activité militante, justement après ces attaques. Je ne faisais que de la recherche, certes sur des sujets, les mouvements sociaux, qui peuvent déran-ger. Mais je ne sais même pas s'ils [le FSB] savent vraiment ce que je fais...*». Le titre de son prochain ouvrage à paraître en russe parle de lui-même: *Le patriotisme d'en bas. Comment est-il possible que les gens vivent si pauvrement dans un pays si riche?* Elle est rentrée en France en 2018, où elle dirige des recherches sur les Gilets Jaunes.

Le diagnostic posé par la sociologue sur la relation des gueux de Russie — en fait près de la moitié de la population — avec l'oligarchie régnante a manifestement paru plus pernicieux et dangereux que sa frêle personne et ses talents de tribun (voir son article intitulé «*Russie: Avec sa réforme des retraites, Vladimir Poutine dévoile son visage antisocial et préserve les plus fortunés*»). A lire ses études savantes ponctuées de références à de doctes maîtres en sociologie, on a pourtant de la peine à comprendre

comment elles pourraient aider à rédiger des manifestes de combat et inspirer dans le petit peuple de Russie une vraie opposition d'en bas, semblable à celle des Gilets Jaunes.

A partir de préceptes complètement différents, il se dessine en Russie une autre contestation de conviction patriote et populiste. Cette opposition rejoint la gauchiste Karine Clément dans ses conclusions: Poutine, après avoir sauvé la Russie de l'effondrement et restauré sa pleine souveraineté, reste prisonnier du milieu des oligarques et des élites libérales, qu'il continue d'aider à s'enrichir sur le dos des criemisère et dont il a peuplé son administration. Nikolai Starikov, leader du Parti de la Grande Patrie, va même plus loin en dénonçant un véritable hold-up opéré par le milliardaire Boris Mints, qui aurait détourné à son profit une partie non négligeable des cotisations à la sécurité sociale investies dans des fonds de pension privés. Boris Mints, qui par prudence a acheté au prix fort un deuxième passeport maltais, s'est réfugié à Londres pour échapper à des poursuites portant sur des centaines de millions. On jurerait entendre une histoire d'oligarques des années 90.

J.-M. Bovy/20.12.2019

### ASSANGE · Avant l'occultation, l'adulation

Un lointain Noël de l'an 2010 — des siècles dans la mémoire médiatique de grand chemin —, *Le Monde Magazine* avait élu Julian Assange homme de l'année. Le portrait qu'en dressait Yves Eudes valait son pesant de groupies:

*Grand, mince, élégant, Julian Assange, fondateur et patron de WikiLeaks, s'impose d'abord à ses interlocuteurs comme un orateur talentueux, à la voix grave et posée, sachant manier la rigueur, l'hu-*



mour, l'émotion, mais aussi le sarcasme. En le regardant travailler, on découvre un professionnel surdoué, ultra-performant : dès qu'il se lance dans un projet, il s'y consacre totalement, nuit et jour, jusqu'à épuisement.

Le pauvre Assange ne savait pas, à l'époque, qu'il n'était qu'une tête de gondole. Une fois qu'il eut bien fait grimper les ventes, on s'est aperçu que le produit pouvait être volatile, et donc dangereux. A l'adulation a donc succédé l'occultation. Le « professionnel surdoué » au « mélange unique de compétences, acquises au cours d'une vie hors du commun », « convaincu que la transparence intégrale est l'arme la plus efficace contre la tyrannie », n'est plus qu'un citron pressé dont on a jeté la peau.

✧ *Pour mémoire*: L'Antipresse s'associe avec ferveur à l'initiative lancée par des journalistes suisses en faveur de la libération de Julian Assange. Le destin du plus important lanceur d'alertes de notre temps est notre préoccupation

constante. **A signer, pour les journalistes et professions associées:**  
<https://speak-up-for-assange.org>

### **CLIMAT · De la certitude au «quasi-consensus»**

Le mainstream suffoque, le GIEC s'étrangle. Poutine a lâché un vent lors de sa conférence de presse annuelle: *«Personne ne peut dire avec certitude à quoi est dû le changement climatique, a estimé jeudi Vladimir Poutine. Le président russe a remis en question le quasi-consensus scientifique sur la responsabilité humaine.»*

Cette phrase, reprise *in extenso* par toute la presse nous fournit un indice révélateur. Le plus intéressant n'est pas de découvrir que Poutine ne se vautre pas dans la mangeoire gluante du politiquement correct. On le savait déjà. En revanche, on passe publiquement du **consensus** scientifique au **quasi-consensus**. Un petit bémol significatif.

Le marécage se serait-il subitement rendu compte que ce fameux consensus n'est que fabriqué? Aurait-il enfin admis que des (dizaines de) milliers de scientifiques de renom ont soit quitté le GIEC, soit signé des déclarations fracassantes qui relativisent ou nient carrément l'impact des gaz à soi-disant effet de serre sur le climat? Ne soyons pas si naïfs, aucun commerçant ne renonce à sa marge.

Cependant, lorsque la novlangue se forge, les girouettes bien lubrifiées sont attentives de ne pas s'enliser dans l'ornière du crime-pensée, et réorientent spontanément leur prose. La doxa change de disque mais la musique restera la même. Un signal est donné: une nouvelle réalité sémantique va se mettre en place, destinée à consolider des profits croissants aux causes devenues impopulaires. Les rues sont pleines de gens qui n'en peuvent plus de payer des taxes sur rien. Il faut juste leur redonner une motivation. Ainsi,

qui se souvient du fameux trou d'ozone? Peu lucratif, il n'existe plus médiatiquement car il a été rebouché avec du gaz carbonique. Mais il est peut-être temps de renouveler le processus.

Ainsi, le *quasi-consensus* deviendra

bientôt un *ex-consensus*, et cela n'aura aucune importance parce qu'on gonflera l'actualité avec un autre gaz, pourvu qu'on puisse continuer à organiser un chaos rentable.

✧ Dimitri Mottier/21.12.2019

## Pain de méninges

### LES BUREAUCRATES DE L'UTOPIE

Ce qui distingue le révolté en proie à l'indignation chronique du révolutionnaire sérieux est que le premier est capable de changer de cause et non le second. Le révolté dirige son indignation tantôt contre une injustice, tantôt contre une autre; le révolutionnaire est un haineux constant qui a placé sur un seul objet toutes ses puissances de haine. Le révolté a toujours quelque chose d'un Don Quichotte; le révolutionnaire est un bureaucrate de l'utopie. Le révolté est un enthousiaste; le révolutionnaire un fanatique. Robespierre, Marx, Lénine étaient des révolutionnaires; Danton, Bakounine, Trotsky étaient des révoltés. Ce sont surtout les révolutionnaires qui modifient le cours matériel de l'Histoire; mais certains révoltés y laissent une empreinte à la fois plus subtile et plus durable. En tout cas le révolté, malgré ses fulminations et ses enthousiasmes également assommants, est un type plus sympathique que le révolutionnaire. Je parle encore *pro domo*, évidemment.

— Arthur Koestler, *La corde raide*.



L'Antipresse ne vit que de vos abonnements et de vos dons.  
Faites-la connaître autour de vous!  
Soutenez cette publication sans égale dans les nouveaux médias!  
antipresse.net